

# La philologie romane, recréée et créée par Joseph Bédier

Ursula Bähler (Universität Zürich, Zurich)

**RÉSUMÉ :** Qu'il s'agisse des fabliaux, des chansons de geste ou des principes d'édition, Bédier propose, dans chacun de ces domaines, des changements épistémologiques qu'on n'hésitera pas à appeler radicaux. Or ces changements ne se construisent pas de manière purement conceptuelle, mais sont indissociables de récits qui les mettent en place. Prenant des exemples dans *Les Fabliaux* et *Les Légendes épiques* nous analyserons par quels types de récit et plus généralement par quels procédés discursifs le médiéviste construit sa propre vision de l'évolution de sa discipline et essaie de la faire partager par les lecteurs.

**MOTS CLÉS :** histoire de la philologie romane; Bédier, Joseph; Paris, Gaston; fabliau; chanson de geste

**SCHLAGWÖRTER :** Fachgeschichte; Romanische Philologie; Bédier, Joseph; Paris, Gaston; Fabliau; Chanson de geste

\*

\*\*

Recréer et créer sont termes exactement synonymes. (Joseph Bédier)<sup>1</sup>

« Bédier privilégie [...] le concept de rupture ». <sup>2</sup> Cette affirmation d'Alain Corbellari se réfère aux idées formulées par Bédier sur l'histoire littéraire, et plus précisément à la rupture que ce dernier établit, dans ses *Fabliaux*, entre ce qu'il appelle respectivement l'« âge des jongleurs » et l'« âge de la littérature réfléchie » au début du XIV<sup>e</sup> siècle. <sup>3</sup> Au-delà de cet exemple circonscrit, l'idée de rupture semble bien constituer une figure de pensée clef, voire une véritable pulsion chez Bédier. Elle régit et structure le discours du médiéviste sur tous les plans et préside également à la manière dont celui-ci envisage la marche de sa propre discipline. Qu'il s'agisse des fabliaux, des chansons de geste ou des principes d'édition, Bédier propose, dans chacun de ces domaines, des changements épistémologiques qu'on n'hésitera pas à appeler

<sup>1</sup> *Les Légendes épiques*, vol. III (Paris : Honoré Champion, 1912), 447.

<sup>2</sup> *Joseph Bédier, écrivain et philologue* (Genève : Droz, 1997), 124.

<sup>3</sup> Joseph Bédier, *Les Fabliaux : études de littérature populaire et d'histoire littéraire du moyen âge* (Genève et Paris : Slatkine et Champion, 1982, 6<sup>e</sup> éd. 1926, 1<sup>re</sup> éd. 1893), 431.

radicaux. Or ces changements ne se construisent pas de manière purement conceptuelle, mais sont indissociables de récits qui les mettent en place. S'il est vrai qu'argumentation et narration s'entremêlent à des degrés variés dans tous les textes scientifiques, la solidarité des deux stratégies énonciatives paraît particulièrement étroite chez Bédier. En effet, les qualités littéraires de ses textes philologiques n'ont plus besoin d'être soulignées,<sup>4</sup> elles viennent renforcer, en l'occurrence, la pertinence de l'angle d'attaque de notre analyse, qui consiste à étudier par quels types de récit et plus généralement par quels procédés discursifs le philologue construit sa propre vision de l'évolution de sa discipline et essaie de la faire partager par les lecteurs.

Deux remarques préliminaires. Premièrement, nous n'allons pas discuter ici le scénario œdipien du 'meurtre du père' qui peut expliquer les raisons profondes des multiples ruptures proposées par Bédier, car, faut-il le rappeler, dans tous les domaines mentionnés – fabliaux, chansons de geste, principes éditoriaux – Bédier a pris le contre-pied des idées de Gaston Paris, ou plutôt des idées que lui-même, en les adaptant à ses besoins, attribuait à son maître.<sup>5</sup> Cette dimension psychologique maintes fois relevée semble aussi probable que non prouvable. Seconde remarque, nous limiterons notre analyse à des exemples tirés de deux ouvrages, l'un de jeunesse, *Les Fabliaux*, l'autre de maturité, *Les Légendes épiques*.

### Les Fabliaux

Publiée en 1893, la thèse française de Bédier, *Les Fabliaux. Études de littérature populaire et d'histoire littéraire du moyen âge*, constitue, selon Alain Corbellari, le « premier boulet rouge dans les fortifications jusque-là inexpugnables de Gaston Paris ». <sup>6</sup> Bédier avait tout juste 29 ans. Dans l'« Introduction » qu'il met à son ouvrage, on assiste à une habile mise en scène de ce que nous appellerons le récit d'une rupture épistémologique. Ce récit s'agence en quatre étapes.

<sup>4</sup> Voir, à titre d'exemple, les jugements de Pio Rajna sur l'œuvre de Bédier cités, ici même, par Patrizia Gasparini.

<sup>5</sup> C'est ce que j'ai essayé de montrer au sujet des chansons de geste dans Ursula Bähler, *Gaston Paris et la philologie romane* (Genève : Droz, 2004), 462–541, en part. 537–41. Voir aussi Yan Greub, « Les *Légendes épiques* de Joseph Bédier : un réexamen », in « *Par deviers Rome m'en revenrai errant* ». *XX<sup>e</sup> Congrès international de la Société Rencesvals pour l'étude des épopées romanes*, a cura di Maria Careri, Caterina Menichetti e Maria Teresa Rachetta (Roma : Viella, 2017), 411–22.

<sup>6</sup> Corbellari, *Joseph Bédier*, 71.

## Récit d'une rupture épistémologique

### Première étape : « le système »

Bédier commence par présenter la théorie dite orientaliste, selon laquelle tous les fabliaux auraient leurs origines lointaines dans l'Inde, comme une certitude que personne jusque-là n'avait songé à remettre en question :

Cette théorie [orientaliste] avait pour elle non seulement les qualités des beaux systèmes, l'ampleur et la simplicité, – non pas seulement l'autorité de ces noms glorieux : Silvestre de Sacy, Théodore Benfey, Reinhold Koehler, Gaston Paris, – mais cette force toute-puissante des idées courantes, anonymes, reçues dès sa jeunesse, on ne sait de qui, de partout, jamais discutées.<sup>7</sup>

Nous voyons ici, tout comme dans d'autres passages de l'« Introduction » de Bédier, une analyse étonnamment lucide de ce que le philosophe américain des sciences Thomas S. Kuhn nommera, en 1962, dans son ouvrage *Structure of scientific revolutions*, la « science normale ». <sup>8</sup> Celle-ci désigne l'activité scientifique qui s'appuie sur un paradigme, un ensemble de principes acceptés à un moment donné de l'histoire par les chercheurs d'une discipline définie. Elle se caractérise, entre autres, par l'absence d'alternatives et par le fait que cette absence n'est jamais discutée, pour la simple raison qu'elle n'entre pas dans le champ de vision des chercheurs. De manière très pertinente, Bédier met l'accent sur le fait qu'un paradigme – lui-même parle de « système » – a un côté naturel, assimilable à une répétition infinie des mêmes gestes interprétatifs, et que tout le travail consiste, en fin de compte, à apporter des précisions de détail au système en place. Il constate ainsi, sur un ton ouvertement ironique – l'ironie, soit dit en passant, est l'une des armes les plus redoutables de Bédier – au sujet de la « théorie orientaliste » :

Le système était assuré, semblait-il. Il n'y avait plus qu'à refaire, après tant de savants, le prestigieux voyage d'Orient [...] sur la route, on pouvait seulement espérer reconnaître avec plus de précision, çà et là, les étapes.<sup>9</sup>

La métaphore de la « route » que nous allons retrouver dans *Les Légendes épiques*, est particulièrement bien choisie dans ce contexte, car, en dehors du contexte des fabliaux auquel elle se réfère et au-delà des allusions aux voyages de formation et à l'engouement pour l'Orient de l'élite culturelle de

<sup>7</sup> Bédier, *Les Fabliaux*, 4.

<sup>8</sup> Thomas S. Kuhn, *La Structure des révolutions scientifiques* [*Structure of scientific revolutions*], trad. par Laure Meyer (Paris : Flammarion, 2008 [1962]).

<sup>9</sup> Bédier, *Les Fabliaux*, 4.

l'époque, elle caractérise de manière très juste la phase dite normale de la science où tout semble en effet tracé d'avance.

### **Deuxième étape : la crise**

Vient alors un moment de crise. Les certitudes de Bédier, qui nous dit avoir, jusque-là, travaillé tranquillement, comme tous les autres, à l'intérieur du « système », se voient subitement ébranlées. Voici le récit qu'il nous fournit de l'avènement de sa crise épistémologique :

Comme les gouvernements, les systèmes périssent par l'exagération de leur principe, et sont communément ruinés par ceux-là mêmes qui, pour avoir voulu les compléter et leur faire porter leurs dernières et logiques conséquences, les ont soudain sentis s'effondrer. Tout système est comme un beau monument, qui donne asile à de nombreux et divers esprits. De puissantes mains l'ont édifié; tous le croient solide. Tantôt l'un des hôtes, moins par nécessité que pour le plaisir des yeux, l'étaye d'élégants arcs-boutants, le soutient par quelque colonnade; la plupart se bornent à le revêtir de belles fresques, qui l'ornent sans le compromettre. Un jour, l'un quelconque de ses habitants, le plus humble, le plus confiant, veut ajouter quelque chose à l'édifice; non pas même le surélever, mais le couronner simplement d'une pierre de faite. Les fondements n'étaient pas solides : tout l'édifice se lézarde et branle.<sup>10</sup>

Ce passage appelle deux séries de remarques.

1° Bédier se met en scène comme « le plus humble, le plus confiant » des « habitants de cet asile » qu'est le « système », stratégie habile pour se déga-ger de toute responsabilité et, partant, pour se disculper d'avance. L'écroulement de l'édifice qu'est le paradigme en vigueur n'est pas le résultat d'une posture arrogante, mais, au contraire, celui d'un désir tout dévoué d'embellir la construction à son tour. Le « boulet rouge » évoqué par Alain Corbellari – et qu'est effectivement, au niveau de la théorie, le livre de Bédier – correspond ainsi, dans la perspective de ce dernier, à une simple pierre ornementale mal posée... C'est que le système lui-même était des plus fragiles, construit sur des fondements peu solides. Les responsables de l'écroulement sont ainsi ses premiers bâtisseurs, ceux mêmes qui sont mentionnés dans la première citation : les Silvestre de Sacy, les Théodore Benfey, les Reinhold Koehler et les Gaston Paris. Bédier délègue donc d'emblée la responsabilité de l'effondrement du paradigme à ceux mêmes qu'il va critiquer dans son ouvrage.

<sup>10</sup> Bédier, *Les Fabliaux*, 6.

2° La « théorie orientaliste » se dote, sous la plume de Bédier, de qualités esthétiques : il est question d'un « beau monument », « du plaisir des yeux », « d'élégants arcs-boutants », de « belles fresques ». Or cette esthétisation du « système » adverse n'est pas anodine, loin s'en faut, mais contribue de façon paradoxale à le dévaloriser, en le reléguant dans le domaine de la beauté superficielle, aussi séductrice que trompeuse. 'Ce qui est beau, n'est pas forcément vrai', pourrait-on dire en transformant le fameux vers de Boileau.

Par la suite, un autre réseau allégorique vient s'ajouter à la démonstration, à savoir celui qui inscrit les théories scientifiques dans le registre métaphorique de la croyance. C'est par pudeur, continue Bédier, qu'il renonce à relater au public les détails de sa crise – qui d'épistémologique serait devenue personnelle aussi –, car

[...] c'est un historique qui n'intéresserait pas le lecteur, et d'ailleurs fort obscur pour celui même qui écrit ces lignes. Qui peut suivre clairement le mystérieux travail par lequel se fonde ou se détruit une croyance?<sup>11</sup>

La « théorie orientaliste » se voit ainsi identifiée à une forme de religion, et dans ce scénario on voit se lever la figure d'un Bédier voltairien qui, en exerçant l'esprit critique, dévoilera les faiblesses de ce qui, à ses yeux, n'est que superstition.

### Troisième étape : la critique

Ce que Bédier critique dans la théorie et l'approche qu'il essaie de combattre, c'est avant tout un raisonnement logique et analogique qui ne s'appuierait sur aucune base factuelle. Contre des bâtisseurs de systèmes purement abstraits, Bédier se pose comme *philologue*, travaillant sur des évidences textuelles. On le voit dresser des listes, établir des statistiques, s'appuyer sur des sources orales contemporaines, démasquer ce qu'il appelle des sophismes, comme le fameux *post hoc, ergo propter hoc*, etc. Partout, il affiche un souci de la réalité et de la matérialité des textes. En même temps, il a recours, lui aussi, à des raisonnements abstraits, relevant souvent d'un mélange de réflexions d'ordre psycho-anthropologique et de syllogismes de bon sens. Le passage suivant donne une idée de l'accent nomothétique que prend à ces moments l'argumentation du savant :

Comme rien ne se perd sans cause, une conception populaire n'est arrêtée dans l'espace et la durée que si elle heurte une conception contradictoire et considérée comme supérieure.

<sup>11</sup> Bédier, *Les Fabliaux*, 7.

Or, les hommes acceptent presque indifféremment les *imaginations*, malaisément les *croyances*, plus malaisément encore les *sentiments* les uns des autres.

Il suit de là qu'on peut dresser d'une manière générale l'échelle de caducité des conceptions populaires.

La voici, en procédant du plus *éphémère* et du plus *particulier* au plus *tenace* et au plus *général*.<sup>12</sup>

### Quatrième étape : la mise en place d'un nouveau « système »

Au terme de son développement, Bédier, on le sait, oppose à la « théorie orientaliste » celle de la « polygenèse » des contes : tous les peuples en ont produit. Mais, changement beaucoup plus important, il souligne la stérilité d'une approche qui s'épuise dans la reconstruction des prétendues origines lointaines des textes au moyen de l'analyse de leurs traits communs, procédé qui, à ses yeux, les réduit à des grandeurs abstraites, dénuées de toute substance. Ce qui intéresse Bédier n'est pas ce qui *réunit* les contes, mais, au contraire, ce qui les *distingue* les uns des autres, ce qui les rend à chaque fois individuels et singuliers. C'est ici que se situe le véritable changement de perspective qu'il demande. Dès *Les Fabliaux*, il y a, chez le médiéviste, ce saut dans la *synchronie* et dans le *particulier* qu'on va retrouver partout dans son œuvre, et notamment dans *Les Légendes épiques*. Quelle que soit l'opinion qu'on ait sur la valeur scientifique de ses thèses, on admettra que Bédier a ainsi su donner un nouveau souffle à la recherche, et même un souffle philologique au vrai sens du terme. Ne lit-on pas chez Adolf Tobler que la philologie est

[...] Bemühen um Kenntnis und Verständnis der in sprachlicher Form gegebenen Bezeugungen *zeitlich und örtlich und national und persönlich bestimmten* geistigen Lebens.<sup>13</sup>

La philologie comme science s'inscrit sous le signe du particulier beaucoup plus que du général et dans ce sens, Bédier, n'en déplaît à Paul Meyer,<sup>14</sup> était beaucoup plus philologue que la génération des pères fondateurs qui, quoique réputés positivistes, ne reculaient pas – sur ce point on ne peut que

<sup>12</sup> Bédier, *Les Fabliaux*, 281.

<sup>13</sup> Adolf Tobler, « Methodik der philologischen Forschung », dans *Grundriss der Romanischen Philologie*, éd. par Gustav Gröber, vol. I. (Strasbourg : Karl J. Trübner, 2<sup>e</sup> éd., 1904), 318–60, ici 318, n. 1. « La philologie a pour but de connaître et de comprendre – de faire connaître et de faire comprendre – les témoignages écrits de la vie spirituelle *telle qu'elle est ancrée dans le temps, dans l'espace, dans les nations et dans les individus* » (trad. et mise en évidence U. B.)

<sup>14</sup> D'après le jugement de Paul Meyer, Bédier était « un bon diable [...] mais vraiment [...] trop peu philologue » (voir ici même, l'article de Michel Zink, p. 11).

donner raison à Bédier – devant d’immenses reconstructions hypothétiques fondées sur les bases factuelles les plus fragiles.<sup>15</sup>

Conscient du caractère provocateur de ses thèses, Bédier anticipe d’éventuelles critiques dès l’avant-propos des *Fabliaux* :

On peut me dire : à la fin de votre longue discussion, il n’y a rien de fait, rien qu’une théorie ruinée, si tant est qu’elle le soit.<sup>16</sup>

Il entend donc répondre dès le début aux reproches de « scepticisme » et d’« agnosticisme »<sup>17</sup> que d’aucuns seraient tentés de lui adresser, et cette dernière expression nous renvoie à l’isotopie religieuse déjà relevée : sa crise de foi scientifique, l’aurait-elle conduit à l’athéisme ? Non, rétorque Bédier, car

[l]e premier alchimiste qui a soutenu l’impossibilité de découvrir la pierre philosophale n’était pas un sceptique, mais un croyant.<sup>18</sup>

En vrai « croyant », Bédier réduit les adhérents de la théorie adverse à de simples « alchimistes ». Cela signifie aussi qu’il promeut ses propres recherches et sa propre méthode au niveau d’une nouvelle « religion » qui remplacera l’ancienne et qu’on pourrait dire tout immanentiste, en raison des critères philologiques, concrets et textuels, avancés par lui. Ainsi, quand quelque trois cents pages plus loin, dans un chapitre intitulé « Réflexions sur la méthode », il parle de son « *Credo* » et en énumère, dans une longue suite anaphorique de paragraphes commençant chacun par « Je crois », ses « articles de foi », dont le premier est celui de la « polygenèse » des contes,<sup>19</sup> on peut lire dans ce geste l’effet d’un dialogisme de valeurs, visant à remplacer le caractère abstrait et dans ce sens « métaphysique »<sup>20</sup> de l’ancienne philologie par l’ancrage résolument concret et matériel de la nouvelle philologie voulue par lui.

Dans le même but de désamorcer les critiques de ‘nihilisme’ qu’il pressent, Bédier met l’accent sur les vertus de la négation :

<sup>15</sup> Michel Zink parle d’une « sorte d’exacerbation du positivisme » chez Bédier, « consistant à dire : ‘Ce que nous ne constatons pas de nos propres yeux n’existe pas’ », voir son article ici même, p. 13.

<sup>16</sup> Bédier, *Les Fabliaux*, 17.

<sup>17</sup> Bédier, *Les Fabliaux*, 17. Voir aussi le reproche de « scepticisme » adressé à Bédier par le père bénédictin dom Henri Quentin au sujet des principes d’édition et le débat qui s’ensuivit (Corbellari, *Joseph Bédier*, 533–40).

<sup>18</sup> Bédier, *Les Fabliaux*, 17.

<sup>19</sup> Bédier, *Les Fabliaux*, 285–7.

<sup>20</sup> L’expression « métaphysique littéraire » se trouve chez Bédier, p. ex. dans *Légendes épiques*, vol. III, 263.

Toute critique de méthodes est chose bonne ; car il arrive souvent que les partisans d'un système, trop convaincus de l'évidence de leurs principes, n'aient pas conscience qu'ils ont négligé de les rendre également clairs pour tous. Inondés de la lumière qu'ils en reçoivent, ils oublient que des esprits sincères (et non nécessairement aveugles) vivent, un peu par leur faute, dans une zone moins pleinement éclairée. Il est bon que ceux-là demandent *plus de lumière*, même s'ils la demandent en la niant témérairement. De là le sens profond de cette parole : « Il faut qu'il y ait des hérésies ». Si nos critiques sont démontrées fausses, la démonstration de leur fausseté fortifiera, pour le plus grand bien de la science, les théories mêmes que nous avons combattues.<sup>21</sup>

Ici encore, les idées du philologue – au-delà de l'allusion aux derniers mots qu'aurait prononcés Goethe et dont la prise en charge par le jeune Bédier dément à elle seule la posture d'humilité affichée plus haut – se révèlent étonnamment modernes. Tout nous invite, en effet, à les rapprocher du principe de la réfutabilité promulgué par Karl Popper dans les années 1930. Dans la conception du philosophe, le progrès des sciences se fonde moins, comme on sait, sur la recherche de la vérité que sur celle de l'erreur, seul véritable ressort, à ses yeux, de la connaissance scientifique.<sup>22</sup> « Il faut qu'il y ait des hérésies ». Cette phrase de saint Paul adressée aux Corinthiens (I Cor. II, 19) nous montre une nouvelle fois l'importance de l'imaginaire religieux qui plane sur l'ensemble des discussions philologiques de l'époque : selon la perspective adoptée, un même chercheur est tantôt un « hérétique » et tantôt un « croyant ».<sup>23</sup> Mais, dans la logique de Bédier, cette phrase souligne surtout la force épistémologique de la réfutation, et c'est là, redisons-le, une vision radicalement moderne de la marche de la science.

<sup>21</sup> Bédier, *Les Fabliaux*, 18.

<sup>22</sup> Voir p. ex. Bruno Jarrosson, *Invitation à la philosophie des sciences* (Paris : Seuil, 1992), 165–6. Bédier reviendra à son idée dans le chapitre consacré aux « Réflexions sur la méthode », où il écrira, entre autres : « Il est faux de dire que toute négation soit stérile. Une négation est féconde, qui réduit une erreur à néant. Il est, par contre, des affirmations stériles, nuisibles : la théorie indianiste est de celle-là » (*Les Fabliaux*, 285).

<sup>23</sup> Voir également le chapitre « Science et croyance » dans mon *Gaston Paris et la philologie romane* (Genève : Droz, 2004), 208–46.



## Les Légendes épiques

### Cohérences

Les conclusions auxquelles Bédier arrive dans les quatre volumes des *Légendes épiques. Recherches sur la formation des chansons de geste*, parus entre 1908 et 1913, montrent tout d'abord la cohérence de la pensée et de la démarche du médiéviste au fil des années. En voici les éléments les plus importants :

- aux théories de la genèse longue de ses devanciers, Bédier oppose la genèse courte des épopées françaises : « les chansons de geste sont nées au XI<sup>e</sup> s. seulement » – les « Conclusions » martèleront cette idée à cinq reprises dans la tête du lecteur ;<sup>24</sup>
- aux théories de l'origine populaire et collective des chansons de geste, il opposera l'origine individuelle, cléricale, avant tout, et donc essentiellement savante des textes, en soulignant le « rôle des sanctuaires, des pèlerinages, des foires, des grandes fêtes religieuses » ;<sup>25</sup>
- dans cet ouvrage encore, il déplace l'attention de la recherche de versions antérieures plus ou moins attestées vers les textes réellement existants : « ce sont les versions conservées qui appellent notre étude, ce ne sont plus leurs hypothétiques modèles perdus » ;<sup>26</sup> en même temps, il s'agit, tout comme dans *Les Fabliaux*, de « rattacher [ces textes] à la vie » ;<sup>27</sup> c'est-à-dire de les étudier dans leurs contextes respectifs.

Au total, *Les Légendes épiques*, à l'instar des *Fabliaux*, marquent un saut significatif dans la *synchronie* et dans le *particulier*, auquel s'ajoute, nous allons y revenir, un saut dans la *pensée spatiale*.

### Récit d'une rupture épistémologique, bis

Autre cohérence : *Les Légendes épiques* contiennent également un récit de la rupture épistémologique. Tout comme celui des *Fabliaux*, mais de manière beaucoup plus explicite encore, ce récit s'inscrit sous le signe du hasard et, donc, en fin de compte, de la *déresponsabilisation* du philologue. C'est presque malgré lui, nous dit Bédier, que la masse de plus en plus écrasante des évidences factuelles s'est imposée à lui. L'idée d'un nouveau système aurait alors

<sup>24</sup> Bédier, *Légendes épiques : recherches sur la formation des chansons de geste*, vol. IV (Paris : Champion, 1913), 473, 475 et 477.

<sup>25</sup> Bédier, *Légendes épiques*, vol. IV, 474.

<sup>26</sup> Bédier, *Légendes épiques*, vol. IV, 475.

<sup>27</sup> Bédier, *Légendes épiques*, vol. IV, 476.

frôlé son esprit. Pris d'angoisse, il aurait tout fait pour l'écartier. Mais, en vain :

Je n'y ai pas réussi. Soit que je n'aie pas su garder lucide et ferme mon jugement, soit que peut-être je marche dans le vrai chemin, je n'ai guère réussi à trouver que des faits favorables à cette thèse. Je publie donc ces études.<sup>28</sup>

Et il poursuit :

Conscient et inquiet de mon audace, mais passant outre, je proposerai dans cet ouvrage, en regard des diverses théories publiées jusqu'ici sur les origines de l'épopée française, une théorie nouvelle.<sup>29</sup>

Cette déresponsabilisation est en même temps une stratégie de validation suprême. Présentée comme un acteur autonome et puissant – telle la vérité sous la plume d'Émile Zola – la nouvelle théorie est venue rompre toute résistance de la part du philologue. Elle relève ainsi de l'ordre du naturel et de l'ontologique beaucoup plus que de celui du subjectif et du construit. Elle s'est imposée à Bédier à « [s]on corps défendant ». <sup>30</sup> De façon performative, les quatre volumes des *Légendes épiques* sont alors censés faire revivre au lecteur ce processus dans lequel la nouvelle théorie va se construire quasi d'elle-même et s'imposer à lui aussi telle une évidence naturelle.

### Position épistémologique

Depuis *Les Fabliaux*, la position théorique de Bédier s'est affermie :

À toute époque, en tout ordre d'études, il est nécessaire que des hypothèses générales se forment : sans quoi les recherches de l'érudition s'arrêteraient ou tomberaient en sénilité. À son insu, l'érudit qui se croit le plus fermé aux idées des théoriciens ne travaille que sous leur impulsion, et les idées des théoriciens, à leur tour, sont déterminées, ou tout au moins conditionnées, par les courants les plus profonds, par les tendances directrices, par les grands mouvements de l'esprit du temps. Quelques idées générales, très peu nombreuses, mais intimement liées à l'esprit du XIX<sup>e</sup> siècle, ont été nécessaires, mais ont suffi pour susciter tout un admirable mouvement de recherches érudites, et quelques savants ont suffi pour l'orienter, au premier rang desquels les frères Grimm, Fauriel, G. Paris, M. Pio Rajna. Là est leur vraie gloire. Il ne conviendrait pas que leur idées fussent réputées intangibles : il importe au contraire qu'elles ne restent pas immobiles ; seule la mort est immobile.<sup>31</sup>

<sup>28</sup> Bédier, *Légendes épiques*, vol. I (Paris : Champion, 1908), 12.

<sup>29</sup> Bédier, *Légendes épiques*, vol. I, 13.

<sup>30</sup> Bédier, *Légendes épiques*, vol. I, VII.

<sup>31</sup> Bédier, *Légendes épiques*, vol. III, 287–8.

Quatre éléments se dégagent de cette réflexion épistémologique qui affine les idées au sujet des « systèmes », c'est-à-dire des paradigmes exprimées dans les *Fabliaux* :

- toute recherche est guidée par une théorie, que ce soit de façon consciente ou pas ;
- toute théorie consiste en un ensemble d'hypothèses ;
- ces théories et ces hypothèses s'inscrivent dans le temps, plus précisément dans l'esprit du temps ;
- il y a une nécessité de changements épistémologiques, c'est la marche de la science, à laquelle Bédier veut contribuer.

On notera, autre preuve de la forte cohérence de la pensée du médiéviste, que le souci de contextualisation – spatiale, temporelle et sociale – des objets de la philologie (les fabliaux, les chansons de geste) touche également l'ancrage de la discipline elle-même.

La plupart des stratégies de dévalorisation de la théorie adverse mise en œuvre dans *Les Fabliaux* se voient reprises par Bédier dans *Les Légendes épiques* pour la justification et la mise en place de ses propres idées. Ainsi, il continue notamment à dénoncer l'esprit d'analogie apriorique :

La critique ne peut tenter que des reconstructions logiques des poèmes perdus, et ce n'est pas la seule logique qui crée les poèmes [...].<sup>32</sup>

On retrouve également à l'œuvre l'esthétisation de la théorie des opposants, qui est qualifiée de « belle », d'« admirable » et d'« harmonieuse »,<sup>33</sup> éloge hautement ambigu, nous l'avons dit, en ce qu'elle relègue les idées des adversaires au royaume de fictions séduisantes, mais scientifiquement fausses.

Trois autres stratégies discursives abondamment exploitées par Bédier dans *Les Légendes épiques* nous semblent particulièrement lourdes de conséquences sur l'évolution ultérieure de la philologie romane.

## Dichotomisation

Dans les réflexions historiographiques de Bédier sur les différentes théories concernant la naissance et l'évolution de l'épopée française, Gaston Paris se voit systématiquement présenté comme un savant qui arrive à un seuil critique qui aurait dû le conduire dans un autre espace épistémologique, seuil qu'il n'aurait cependant jamais franchi. Ainsi, Bédier reconnaît tous les ef-

<sup>32</sup> Bédier, *Légendes épiques*, vol. I, 315–6. Ou encore : « À défaut de textes, on invoque certaines analogies [...] » (vol. IV, 341).

<sup>33</sup> Bédier, *Légendes épiques*, vol. III, 201, 209, 237–8, 248, 271.

forts fournis par son maître pour ancrer les chansons de geste dans la réalité historique et sociale :

[...] la théorie des cantilènes apparaît [chez Gaston Paris] à demi dégagée du mysticisme où elle baignait naguère. G. Paris ne s'en tient plus à attribuer les poèmes à l'« instinct créateur des foules », à l'« effusion spontanée du génie populaire » ; il cherche des auteurs, des individus ou groupe d'individus : les « guerriers », les « jongleurs ». Il ne s'en tient plus à la vague notion des « âges primitifs », il cherche des dates : du VII<sup>e</sup> siècle à la fin du X<sup>e</sup>, dit-il, période des cantilènes ; du X<sup>e</sup> à la fin du XII<sup>e</sup>, période de l'épopée. Un souci tout nouveau de précision et de clarté pénétra de ce jour dans ces spéculations, et ce fut un grand bienfait.<sup>34</sup>

Il y a cependant des éléments importants que Bédier passe complètement sous silence, celui notamment – qui aurait dû lui inspirer beaucoup de sympathie – que Gaston Paris défendait en réalité l'idée d'une 'polygenèse' des chansons de geste, c'est-à-dire qu'il prévoyait différents modèles pour expliquer leur naissance et différents stades de mutation, dont le plus important se serait situé au... *XI<sup>e</sup> siècle*, moment de la création... *tout individuelle* des chansons de geste telles que nous les connaissons.<sup>35</sup> Mais toutes ces idées, qui auraient montré que le seuil critique évoqué avait bien été franchi par son maître, n'entraient pas dans la logique dichotomique par laquelle Bédier entendait ruiner la théorie adverse en la construisant comme un bloc qui, en plus, se serait fissuré tout seul, par ses contradictions internes, introduites par Pio Rajna et par Paul Meyer. On voit à quel point le récit reprend celui des *Fabliaux* où l'édifice « orientaliste » est dit s'être écroulé parce qu'il aurait été mal construit. Une fois de plus, Bédier dégage toute responsabilité : les fossoyeurs de la théorie des origines lointaines et populaires des chansons de geste sont bien ses propres adhérents ! Le raisonnement non seulement dichotomique, mais proprement manichéen de Bédier – ici la genèse brève et individuelle, là la genèse longue et collective ; ici les défenseurs et les admirateurs de l'unité des textes, là les « chorizontes » insensibles aux qualités esthétiques des chansons de geste – a beaucoup freiné, comme nous avons essayé de le montrer ailleurs,<sup>36</sup> les recherches dans le domaine de l'épique française, car il a fallu de longues années pour ré-arriver à des solutions plus nuancées et certainement plus justes alors qu'elles étaient en place au moment même où Bédier instaura, ici encore, la rupture.

<sup>34</sup> Bédier, *Légendes épiques*, vol. III, 244.

<sup>35</sup> Voir Bähler, *Gaston Paris et la philologie romane*, 462–541.

<sup>36</sup> Voir Bähler, *Gaston Paris et la philologie romane*, 537–41.

## Francisation

Si le médiéviste conçoit son travail comme celui d'un allègement en se proposant de libérer les recherches du « fardeau de la théorie des origines anciennes », <sup>37</sup> force est de constater que ses propres recherches s'alourdissent successivement du poids d'un raisonnement fortement idéologique. En effet, la dévalorisation de la théorie adverse est cette fois indissociable de soucis d'ordre national, voire nationaliste : inscrire les chansons de geste dans la courte durée, c'est les débarrasser de leur prétendue « germanicité » : <sup>38</sup> « cette poésie est toute nôtre ; elle n'a rien de germanique, elle n'a rien que de français ». <sup>39</sup> Le désir de délester l'épopée française de toute trace germanique se transmet à la discipline philologique elle-même. Ce n'est pas simplement l'histoire des chansons de geste que Bédier aimerait inscrire dans la courte durée, mais aussi celle de la philologie française. Parfaite concordance, ici encore, entre le plan des objets de la science et celui de la science elle-même. Pour réaliser son projet, il dénonce l'enracinement de la théorie de la genèse longue et populaire de l'épopée moderne dans le romantisme et le nationalisme allemands et fait de la philologie allemande une discipline non seulement « mystique » et « brumeuse » – en puisant dans l'arsenal des stéréotypes nationaux de l'époque –, mais aussi profondément « patriotique » :

Et c'est de là, pour une grande part, de cette mystique patriotique, que naquirent, en la période du *Sturm et Drang*, puis aux temps des romantiques, la philologie allemande, la science allemande, et particulièrement les systèmes du XIX<sup>e</sup> siècle sur l'origine du langage, sur la formation des mythes et sur la formation des épopées nationales. <sup>40</sup>

Il s'agirait donc d'emblée d'une philologie idéologiquement contaminée et qui aurait contaminé à son tour la philologie française. Bédier a hâte d'ajouter que les choses ne sont pas aussi simples, mais que, par manque de compétences, il ne saurait entrer dans les détails – il est clair que cette posture de (fausse) modestie est une stratégie très habile pour en rester, justement, à la version simpliste des choses et que c'est donc celle-ci qui va se graver dans la mémoire du lecteur. On est loin, ici, de la fierté cosmopolite d'un Gaston

<sup>37</sup> Bédier, *Légendes épiques*, vol. III, 200.

<sup>38</sup> Bédier, *Légendes épiques*, vol. III, 250.

<sup>39</sup> Bédier, *Légendes épiques*, vol. IV, 475.

<sup>40</sup> Bédier, *Légendes épiques*, vol. III, 215–6.

Paris pour qui le mélange des nationalités était la clef de la culture tant française qu'europpéenne!<sup>41</sup>

## Spatialisation

Il ne nous semble pas exagéré de dire que *Les Légendes épiques* passent d'une pensée essentiellement temporelle à une pensée profondément spatiale, malgré les contradictions internes sur ce point qui ont été mises en évidence tout récemment par Yan Greub.<sup>42</sup> La question des origines temporelles de l'épopée française se voit relayée par celle de ses origines spatiales, perspective matériellement mise en scène par l'insertion de cartes géographiques qui reproduisent les routes de pèlerinage le long desquelles auraient été créées les chansons de geste. La figure de la route rejetée en tant que métaphore dans les *Fabliaux*, est réintroduite dans *Les Légendes épiques* dans son sens le plus concret!

Dans un article important en deux volets, publié en 1927 sous le titre « Das konservative Denken », le sociologue allemand Karl Mannheim essayait de dégager entre autres ce qu'il appelait lui-même « la morphologie de la pensée conservatrice » et développait l'idée selon laquelle il y aurait un rapport privilégié entre le conservatisme idéologique et une pensée de type spatial.<sup>43</sup> Le cas de Bédier semble étayer cette hypothèse. Le « silence des siècles »,<sup>44</sup> métaphore à effets angoissants par l'image abyssale qu'elle évoque et que le médiéviste mobilise pour discréditer la théorie qu'il combat, se voit transformé, pour ainsi dire, en une 'parole pleine et rassurante' dans l'espace. Les chansons de geste ne voyagent plus d'un siècle à l'autre, comme c'est le cas chez les devanciers, mais d'un monastère à l'autre, autant de lieux fixes, tant géographiquement qu'idéologiquement. Tout nous montre que l'enracinement des idées dans l'espace donne plus de certitudes, tant scientifiques qu'axiologiques, que la pensée historique, forcément plus abstraite et plus fuyante. La critique de l'historisme formulée par Friedrich Nietzsche en 1874, dans son

<sup>41</sup> Voir Ursula Bähler, « Universalisme universel ou universalisme particulariste? », dans *Des littératures combattives. L'internationale des nationalismes littéraires*, éd. par Pascale Casanova, avec un inédit de Fredric Jameson (Paris : Raisons d'agir, 2011), 147–71.

<sup>42</sup> Greub, « Les *Légendes épiques* de Joseph Bédier ».

<sup>43</sup> Karl Mannheim, « Das konservative Denken », *Archiv für Sozialwissenschaft und Sozialpolitik*, 57 (1927) : I, 68–142, II, 470–95, repris dans Karl Mannheim, *Wissenssoziologie : Auswahl aus dem Werk*, éd. par Kurt H. Wolff (Berlin et Neuwied : 1964), 408–565.

<sup>44</sup> Bédier, *Légendes épiques*, vol. III, 284–5.

texte *Vom Nutzen und Nachteil der Historie für das Leben*, mobilise déjà l'image abyssale qu'on retrouvera chez Bédier :

So weit zurück es ein Werden gab, soweit zurück, ins Unendliche hinein, sind auch alle Perspektiven verschoben. Ein solches unüberschaubares Schauspiel sah noch kein Geschlecht, wie es jetzt die Wissenschaft des universalen Werdens, die Historie, zeigt.<sup>45</sup>

Plus loin, on lit :

Überstolzer Europäer des neunzehnten Jahrhunderts, du rases! [...] Deine Art zu gehen, nämlich als Wissender zu klettern, ist dein Verhängnis; *Grund und Boden weicht ins Ungewisse zurück*; für dein Leben gibt es keine Stützen mehr, nur noch Spinnefäden, die jeder neue Griff deiner Erkenntnis auseinanderreisst.<sup>46</sup>

Regagner le « *Grund und Boden* » telle semble être la stratégie réactionnaire face aux défis relevés par l'historisme. Les parallèles, sur ce point, entre l'œuvre de Bédier et celle de Barrès sont tout à fait frappants.<sup>47</sup> Qu'il soit philologique ou religieux, ce raisonnement spatial s'inscrit de part et d'autre dans une idéologie nationaliste dont l'idée clef est celle de *fixité*. Comment ne pas voir que cette idée est en effet l'un des piliers les plus massifs de l'édifice philologique de Bédier : exaltation de l'*écriture* et de l'*unicité* des textes,<sup>48</sup> admiration des auteurs classiques,<sup>49</sup> choix du « meilleur manuscrit »,<sup>50</sup> souci

<sup>45</sup> Friedrich Nietzsche, « Vom Nutzen und Nachteil der Historie für das Leben » [1874], *Unzeitgemässe Betrachtungen* (Frankfurt a. M. : Insel Verlag, 1981), 121. « Les perspectives se déplacent jusque dans la nuit des temps, jusqu'à l'infini, aussi loin qu'il y eut un devenir. Nulle génération ne vit encore un pareil spectacle, spectacle impossible à dominer du regard, comme celui que montre aujourd'hui la science du devenir universel : l'histoire », traduction faite par Henri Albert sur le premier volume des *Œuvres complètes* de Friedrich Nietzsche (Leipzig : Naumann, 1893), disponible sous [https://fr.wikisource.org/wiki/De\\_l'utilité\\_et\\_de\\_l'inconvénient\\_des\\_études\\_historiques\\_pour\\_la\\_vie](https://fr.wikisource.org/wiki/De_l'utilité_et_de_l'inconvénient_des_études_historiques_pour_la_vie).

<sup>46</sup> Nietzsche, « Vom Nutzen und Nachteil der Historie für das Leben », 163, notre mise en évidence. « Européen, trop orgueilleux, du dix-neuvième siècle, tu es en démente! [...] La façon dont tu marches, la façon dont ton savoir fait gravir les échelons devient pour toi une fatalité. Le sol cède sous tes pas pour te ramener à l'incertitude. Ta vie n'a plus d'appui, il ne te reste que le mince tissu d'une toile d'araignée et chaque nouvel effort de ta connaissance le déchire », trad. par H. Albert, disponible sous [https://fr.wikisource.org/wiki/De\\_l'utilité\\_et\\_de\\_l'inconvénient\\_des\\_études\\_historiques\\_pour\\_la\\_vie](https://fr.wikisource.org/wiki/De_l'utilité_et_de_l'inconvénient_des_études_historiques_pour_la_vie).

<sup>47</sup> Je renvoie ici aux développements d'A. Corbellari dans sa monographie sur Bédier où il met en rapport les deux imaginaires (*Joseph Bédier*, 403–7).

<sup>48</sup> Corbellari, *Joseph Bédier*, 557.

<sup>49</sup> Bähler, « Universalisme universel ou universalisme particulariste? », 168–9.

<sup>50</sup> Bédier, cité dans Corbellari, *Joseph Bédier*, 528.

de la synchronie – autant de choix épistémologiques et idéologiques qui extraient les objets d'études de l'histoire pour les inscrire dans un monde immuable qu'il serait tentant de rapprocher des fantasmes créoles du philologue dont Michelle R. Warren a su nous faire le récit éclairant.<sup>51</sup> Le seul 'mobilisme' qui lui soit cher semble bien être le geste de la rupture épistémologique qui lui permet l'instauration de son propre univers, profondément immobiliste celui-ci.<sup>52</sup>

\*

\*\*

Si la philologie se transforme au moyen de conflits, elle est une science historique au sens où son histoire propre est déterminante dans l'exercice de sa vocation scientifique. Cette histoire [...] ne vient sans doute pas de ce qu'elle est en perpétuel 'progrès', comme cela pourrait sembler naturel pour toute science. (Judet de la Combe)<sup>53</sup>

Le cas de Bédier illustre de manière éclatante la citation de Pierre Judet de la Combe. Bédier était un redoutable maître de la construction de l'histoire de la discipline à ses propres fins. « Recréer et créer sont termes exactement synonymes ». Cette célèbre phrase, qui paraît d'ailleurs inspirée de son deuxième maître, Ferdinand Brunetière, autre chantre de la fixité et du nationalisme,<sup>54</sup> s'applique parfaitement à sa façon d'écrire l'histoire de la discipline. Théoricien lucide et grand virtuose de toutes les stratégies de séduction et de manipulation scientifiques et littéraires, il a su donner un nouveau souffle aux recherches philologiques de son époque, notamment en les orientant vers l'étude des objets textuels dans leur singularité, dans leurs qualités esthétiques propres. Dans d'autres domaines, en revanche, il a cruellement freiné la marche de la discipline et surtout, il a introduit dans la philologie romane des idéologèmes qui soulèveront toujours des débats. Son œuvre n'a jamais fait et ne pourra jamais faire l'unanimité.<sup>55</sup> Mais, s'il

<sup>51</sup> Voir, ici même, la contribution de Michelle R. Warren, ainsi que son livre *Creole Medievalism : Colonial France and Joseph Bédier's Middle Ages* (Minneapolis : University of Minnesota Press, 2011).

<sup>52</sup> Le rapport ici établi, sur la base des réflexions de K. Mannheim, entre raisonnement spatial et idéologie réactionnaire constitue une hypothèse de travail qui demande, bien sûr, à être approfondie à la fois dans la synchronie et dans la diachronie pour en vérifier la part de la contingence tant historique qu'individuelle.

<sup>53</sup> Pierre Judet de la Combe, « Sur les conflits en philologie », *Texto!*, XIII, n° 1 (janvier 2008) : 2.

<sup>54</sup> Voir Bähler, « Universalisme universel ou universalisme particulariste? », 169.

<sup>55</sup> Voir également, ici même, la contribution de Patrizia Gasparini.



est vrai, comme le dit Judet de la Combe, que la philologie se transforme au moyen de conflits, Bédier aura fortement contribué – et de manière presque paradoxale au vu de notre lecture – à ce qu'elle soit restée et à ce qu'elle reste encore vivante.

